

malentendus. La volonté de produire et d'agir joue un rôle essentiel et en août 1940, pressé de regagner Paris, Eluard écrit : « Je veux rentrer. Je compte les heures. Je travaille. Je travaillerai. » On a peine à penser aujourd'hui que la création du C.N.E. (Comité National des Ecrivains) les réunit encore, jusqu'en 1944 : les lettres sont familières et amicales, nourries de rencontres, attentes, invitations, remarques littéraires et picturales... Il sera la cause fatale de la rupture, à la fin de la guerre. Faute d'autres documents, une dernière lettre de Jean Paulhan clôt cette correspondance. Les notes, dans leur longueur véritable mine de richesses historiques et biographiques, nous permettent de suivre la querelle au-delà des déclarations officielles. On connaît la disparition du nom de Jean Paulhan des *Lettres françaises* et ses démêlés avec l'épuration, au premier rang de laquelle se trouve Paul Eluard. On en apprend beaucoup plus.

Tout cela prend fin avec la « Lettre aux directeurs de la Résistance » adressée par Jean Paulhan à ses anciens compagnons d'armes en 1952. Par une ironie du sort, la mort soudaine d'Eluard cette même année intervient au plus fort des circonstances qui justifèrent cette seconde rupture, ainsi rendue définitive, celle-là.

Kéchichian, Patrick. *L'aiguille de minuit*. Paris : Editions du Seuil. 2004.

Sans entrer dans le détail des motivations personnelles, nous dirons d'abord que *L'aiguille de minuit* est un livre qui inspire. Faut-il justifier cette proposition ? N'est-ce pas l'impossibilité même de le faire qui lui donne toute sa force ? Il n'est pas innocent que le caractère de l'ouvrage soit d'ordre métaphysique. Le sous-titre d'ailleurs, « Carnets de l'Alpiniste », nous invite à nous rapporter à un texte antérieur : *Les origines de l'alpinisme*, lui-même sous-titré « Exercices spirituels », signé du même auteur. Les deux textes ne se ressemblent pas : à première vue la structure fragmentaire se maintient. Mais les jeux d'énonciation et de typographie, le ton, n'y sont pas les mêmes. Rien pourtant ne les oppose sur le plan de l'essentiel que nous proposons de nommer le paradoxe des hauteurs. Tout au plus le titre « *L'aiguille de minuit* » aiguise-t-il l'attente d'une pensée complexe, paradoxale, énigmatique somme toute, dans sa façon de se tenir à la lisière du langage, dans le frôlement de la référence, comme si cet Alpiniste-là s'était risqué à différer le sens de ce qui devient dès lors un « lieu commun » : avant d'ouvrir la page de couverture, en effet, — que le

lecteur ne se hâte pas inconsidérément —, le premier venu percevrait la face d'ombre que recèle le titre. Non seulement celle de l'obscurité nocturne, mais, malgré la blancheur rassurante du personnage de la petite icône à fond noir, il est de plein fouet atteint par la fausse piste : l'ombre de quelque horloge fatale issue d'un roman policier ou, si l'on a pris la précaution de lire les premières aventures du marcheur solitaire, l'Aiguille du Midi, alpestre s'il en est — Mais attention ! sans les majuscules —. C'est que même à minuit, surtout à minuit, il ressemble tout de même très fort au Mont-Blanc, ce sommet toujours en perspective immaculé, couvert d'une neige qu'on devine épaisse et inaltérable, symbole de la pureté, sommet qui durant deux cents pages irradie la mythique page blanche. Or nulle page blanche digne de ce nom ne reste blanche. Depuis Mallarmé explicitement, mais combien de fois avant lui, et parfois après, implicitement ou en toute ignorance, la « page blanche » n'a-t-elle pas été, n'est-elle pas encore — à preuve ce livre — le contraire de ce qu'elle prétend à être : un infini de virginité ?

Ici, il est moins question de virginité que de remords et de culpabilisation, d'humilité toujours interrogée, d'un apprentissage de la pureté qui, l'on s'en doute, ne va pas de soi. Mais, toujours présent, dans on ne sait quel au-delà, un sommet matérialisé par des neiges éternelles se superpose à la noirceur de l'encre sans cesse trouée de blancs par l'écriture délibérément fragmentaire. L'alpiniste de tous les déboires s'habille cette fois d'une majuscule qu'il ne partage — hormis quelques *alter ego* : l'Autobiographe, le Professeur, le Très-Haut... — qu'avec le nom de Dieu ou, à la rigueur, son pronom à lui seul, l'Unique : « J'ai pris alors ce chemin en pente, à la rencontre de Celui dont l'oreille absolue a toujours déjà recueilli la totalité de l'impossible parole, reconstitué les notes éparpillées de l'inaudible chant. » Il connaît la musique, le marcheur résolu qui exprime en ces termes métaphoriques l'expérience des « exercices spirituels ». Il sait aussi la valeur des silences qu'il doit faire en lui pour entendre l'irréalisable, accéder à l'inconcevable. Il mesure son souffle. Il a appris, surtout, que la rencontre du néant se manifeste à l'homme par un don, comme un miracle, comme un accord... une alliance peut-être ? *L'aiguille de minuit* est une divine partition musicale.

Pour autant l'Alpiniste ne méprise pas ceux qui ne sont pas atteints par la révélation. Cependant il les informe, il témoigne. Et ce faisant il interpelle. On se souvient de l'interpellation comme procédé d'écriture dans *Les origines de l'alpinisme*. Reconstituer un éparpillement n'est pas de l'ordre de l'impossible pour tout un chacun. Mais cela exige un refus de toute com-

plaisance, un effort annoncé auquel on ne se dérobera pas sans conséquence. Ceux de la vallée ne sont pas à l'abri des interrogations fondamentales : « Comme tout un chacun, j'ai frôlé le pire ». Ils ne doivent pas se contenter des réponses fallacieuses des consensus culturels : « Ah! comme j'ai aimé, dans la vallée, l'art de la conversation ». La parole est une autre histoire. Le marcheur solitaire se souvient d'un passé dont il n'a pas la nostalgie et son rapport au monde ne fut pas, semble-t-il, facile à supporter, sinon à établir : « Je pensai déjà ne point survivre ». On voit ici que l'Alpiniste adopte une écriture autobiographique dont on ne trouve trace dans le volume précédent que dans des passages en italiques, qu'on ne savait pas exactement à qui attribuer. Un Prologue confirmé par le texte de la quatrième page de couverture signée « P.K. » introduit sans ambiguïté ce que nous appellerons un « discours rapporté » constitué par les Carnets de l'Alpiniste. Que protège-t-on? Qui? On se gardera de répondre. Il vaut quelquefois mieux garder des questions présentes en tête à tout moment. C'est que l'Alpiniste a prévenu le lecteur « restez vigilant. Exercez votre discernement, même à mon égard. » A certains moments, les références à l'univers social paraissent explicites : la génération mise en cause caractérise les comportements d'une société vaine et coupable, qu'il appartient au lecteur d'identifier plus précisément sur le plan historique selon son âge et ses expériences... Il est à craindre que toutes les générations y trouvent leur compte, dans la perspective d'une certaine « comédie humaine ». Toutefois, une page décrivant la faillite de la morale et des institutions garantes du savoir ne peut que troubler des consciences habitées par le souvenir d'un certain mai 68 et de ses suites : « Emportés par l'outrance et la démagogie, ils [certains professeurs] devinrent à leur tour grossiers et violents. Tout était sens dessus dessous. Chaque leçon était renversée en sa propre caricature. [...] C'est alors que je décidai de quitter définitivement l'institution scolaire, puis la vallée. » Un autre renversement est relaté par le même narrateur un peu plus loin; il est tentant de le mettre en parallèle à ce qui précède. Il s'agit, là encore, d'une histoire : « J'ai été débarqué vite et sans histoire. [...] Mais je sais aussi que la divine Providence avait placé là, en majesté, une montagne, haute et belle, appelée à m'enseigner, gracieusement, un art pour lequel je ne semblais point fait, l'alpinisme. À l'histoire manquante, une autre se substitua [...] Poussé par je ne sais quelle passion négative, quelle révolte contre la grâce, j'interprétei alors cette béance comme l'image renversée du sommet. C'est dire comme je reviens de loin. »

La dédicace nous est précieuse. L'auteur se désigne des « maîtres, anciens et actuels ». Elle porte sur l'ensemble de l'ouvrage : Prologue et

Carnets confondus. À la question posée sur la quatrième de couverture, « Qui est l'Alpiniste? », P. K. répond : « Je ne sais pas. » Nous ne saurions répondre à sa place, mais si la question se pose — et elle se pose, croyons-nous — oserons-nous proposer d'y reconnaître, du moins pour partie, du moins par fragments d'écriture, le « journaliste et critique littéraire au Monde » qu'est Patrick Kéchichian, dont la discrétion n'a d'égale que le franc, le grave sérieux avec lequel il s'exprime. Impossible toutefois de faire admettre une majuscule à une personnalité aussi modeste. C'est alors que tout se complique et nous renvoie au texte — peu importe, cette fois-ci, lequel — : « Je tiens ces carnets, n'étant pas sûr de pouvoir tenir parole. » Cette phrase magistrale nous fait penser à l'une des citations retenues dans la « note sur les citations », si délicieusement sélective : « Une "gravité incertaine à laquelle manque la garantie (la sécurité) du sérieux" accompagne mon épreuve et donne raison, autant qu'elle le peut, aux paroles que je consigne ici ». Cette citation retenue par l'Alpiniste est de Maurice Blanchot. Dans les *Origines de l'alpinisme* le narrateur se penche sur les papiers qu'il identifie à une « débandade » et qui attestent d'une voie inaboutie : « la littérature ». Ce sont, peut-être, les papiers d'un père... Dans ses « Carnets » l'Alpiniste n'a plus que des maîtres. La « gravité incertaine » dont parle l'auteur de *L'écriture du désastre* correspond si bien à l'écriture de l'auteur du Prologue ici ! On y développe un récit lui-même autobiographique avec un sérieux bouleversant de sentimentalité parallèlement à une bouffonnerie romanesque qui emprunte son type à un lieu commun de la science-fiction ou à quelque prophète patriarche invraisemblable : « [...] je contemple à longueur de journée, vieillard silencieux et immobile, le mur de mon bureau, tournant le dos à la bibliothèque, désormais étranger à l'alignement uniforme des livres. »

Etonnant Prologue. Prologue inouï. Le narrateur y inscrit une « lettre » de l'Alpiniste, comme un testament, donnée en même temps que les carnets lors de son retour de l'« épreuve », après bien des années. Son contenu laisse toute la responsabilité du bon usage de ces carnets à l'ami, comme Kafka le fit peut-être aussi vis-à-vis de Max Brod. L'« ami », voire le « disciple », publie donc ces carnets qu'il fait précéder d'une présentation pleine du souvenir de l'attente, une attente qui remplit un vaste espace de vie voué au témoignage. Il atteste d'un « changement » entre l'alpiniste des « origines » et l'Alpiniste des « carnets », le passage à la majuscule signifiant la qualité d'« homme converti ». Mais on se leurrerait si l'on pensait que cette attente trouve un terme dans le présent volume dont le dernier paragraphe annonce abruptement : « Non, pas de conclusion. [...] Ni la fin des mots, ni le mot de la fin. »

Nous nous faisons à l'idée que pour cet Alpiniste insatiable l'ascension n'est jamais définitive, et nous restons exclu de la définition du sommet, car nous devons, si nous voulons en savoir plus, commencer à monter nous-même, aussi improbable que cela puisse nous paraître en refermant le livre. En effet, comment oublier cet avertissement : « Il n'est pas nécessaire de tout avoir compris pour se mettre en route. On ne partirait jamais. » ? Et pour le coup, nous tremblons devant le pas à franchir. À la lumière « incertaine » de la « gravité » familière à Blanchot, c'est un « Pas au-delà » que l'on ne saurait accomplir sans le prendre au « sérieux ».

Josiane Fournier



ALAN A. SHAPIRO
PIGEONNIER, CASTELMORON D'ALBRET, GIRONDE, 2004.